

*Gérard Gavarry*

# Allada



**P.O.L.**

Extrait de la publication







**Allada**

DU MÊME AUTEUR

*chez le même éditeur*

LE GENRE DES DAMES, *roman*, 1984.

LA VILLE DE PARIS, 1987.

QUARANTAINE, *roman*, 1990.

JOJO, *roman*, nouvelle édition, 1993.

*chez d'autres éditeurs*

LA BARBACANE, *roman* (en collaboration avec Michel Bézard), Gallimard, 1968.

JOJO, *roman*, première édition, Hachette/P.O.L, 1982.

Gérard Gavarry

# Allada

*Récit*

P.O.L  
8, villa d'Alésia, Paris 14<sup>e</sup>

© P.O.L éditeur, 1993  
ISBN : 2-86744-378-4



**Il faisait nuit.**

**Georges Perec, *La Disparition*.**



A cette époque, il est Monsieur l'Ordonnateur. Il habite un logement de fonction en bordure de la lagune, près du terrain sur lequel chaque année, lors des fêtes de la Tabaski, les bergers musulmans venus du Nord campent parmi les odeurs de suint et les bêlements de moutons. Depuis la maison, du moins depuis la chambre de l'ordonnateur située à l'étage, on peut observer hommes et bêtes commodément, du rez-de-chaussée les entendre à défaut de les voir et sentir aussi,

pourvu que le vent souffle de l'Atlantique, le fumet des viandes qui rôtissent mêlé tantôt à celui du teck ou de l'eucalyptus réduits en braise, tantôt à la puanteur écœurante des eaux vaseuses.

Le boulevard qui longe la maison n'a jamais été bitumé. Il est raviné, plein de nids-de-poules. Dans quelques semaines, tous ces creux sous l'effet des pluies déborderont, formant par endroits des mares infranchissables. Et même après quatre mois de saison sèche, le seul relief de la chaussée suffit aujourd'hui à freiner les voitures, contraintes aussi bien que les bicyclettes, les mobylettes ou les motos, à des trajectoires tordues et tâtonnantes.

— Regarde-moi cette route ! a dit le coiffeur à son apprenti.

L'homme et l'enfant arrivaient sur le même vélo, le second assis en amazone sur la barre horizontale entre selle et fourche avant, cramponné d'une main au guidon et serrant

contre son ventre, avec le bras demeuré libre, la mallette contenant le matériel dont le premier allait avoir besoin.

L'instant d'après, ils sont debout côte à côte à l'entrée du jardin. L'apprenti a posé la mallette à plat sur sa tête tandis que le patron tient son vélo par le guidon, une main sur chaque poignée. Ils restent en arrêt, s'interdisant d'avancer malgré l'absence de portail et bien qu'aucun changement dans la nature du sol ne matérialise devant eux de limite à ne pas franchir, ni même ne marque de séparation entre voie publique et terrain privé. Tout au plus une balustrade en ciment empêche-t-elle que la chaussée ne s'étale jusqu'au soubassement de la maison — barrière trop basse, trop ajourée toutefois pour vraiment constituer une clôture, en outre interrompue largement à l'endroit où se tiennent les deux visiteurs et, sur leur droite, finissant prématurément plusieurs mètres avant les confins broussailleux du jardin.

La nuque souple et solide à la fois sous la mallette qui bouge à peine, l'apprenti tape dans ses mains pour signaler leur arrivée. Des rires, des éclats de voix sortent du cabanon où loge le gardien mais celui-ci ne paraît pas.

— Quelqu'un ? lance alors le coiffeur.

Le silence aussitôt se fait.

Assurément le gardien est chez lui. Il y reçoit de la famille, des amis villageois de passage en ville ou des collègues du voisinage. Mais tous ayant cessé de parler à l'appel du coiffeur, il semble que le jardin lui-même se soit tu, qu'il soit davantage que tout à l'heure vide et immobile, espace que ne traverse plus rien d'humain, ni corps ni voix, plus rien de vivant — au point qu'y devient incongru un lézard se faufilant sous la gouttière ou escaladant le papayer —, désormais pareil à ces lieux maléfiques aux abords desquels les passants se taisent et pressent le pas, crispés malgré eux, peureux, ratatinés, les viscères

frissonnants et la conscience saturée par trop d'alertes concomitantes.

— Gardien !

De nouveau le coiffeur appelle et cette fois le gardien réagit, accourant tout en boutonnant sa chemise pour être présentable.

— Ah ! coiffeur, c'est vous... Bonne arrivée !

Le gardien est un jeune homme frêle. Sa voix tremble quand il s'adresse au nouveau venu. De plus il se contorsionne, penche la tête à gauche, à droite, à gauche encore et de même se prend les mains l'une dans l'autre sans parvenir à s'arrêter à une position qu'il jugerait adéquate. Le coiffeur, à l'inverse du gardien, est grand et massif. En homme conscient de son importance, il se tient droit, la tête haute, les coudes écartés des flancs pour donner ampleur et majesté au boubou blanc dont il est habillé.

— Et alors ! dit-il. Voilà comment tu reçois les gens ?... N'est-on pas le jour convenu ? Ma

montre n'indique-t-elle pas l'heure exacte ?...  
Ou peut-être je te fais peur. Tu te cachais. Tu  
as pensé que si je te voyais j'allais me saisir de  
toi pour t'égorger comme font les bergers  
là-bas avec les moutons.

Il parle vite et violemment, par rafales. On  
ne peut savoir dans quelle mesure il plaisante  
ou pas. Aussi l'autre à tout hasard se force-t-il  
à sourire en même temps qu'il se dandine et  
se tord les doigts.

— Oh ! coiffeur, proteste-t-il doucement.

Sourde et comme sortie de lui avec diffi-  
culté, sa voix paraît avoir connu l'hésitation  
que manifeste également le reste de sa per-  
sonne — ses mains qui échangent perpétuel-  
lement leurs rôles, son torse et ses jambes qui  
remuent sans pour autant qu'il se déplace, et  
son regard, qui toujours revient vers celui du  
coiffeur mais n'ose jamais le croiser vraiment.  
On sent qu'il est déboussolé, sans doute  
habité de pulsions contradictoires et incap-  
able d'obéir à aucune, frappé de cette même



stupidité en quoi notre embarras se résout — fuir en hurlant ? approcher pour mieux voir ? — devant le spectacle de la Mort qui danse en forêt, la nuit, dans la lumière des flammes, lorsque sur la peau tendue des tambours rebondissent les paumes ou les mailloches des musiciens féticheurs.

Le gardien a fait trois pas à reculons.

— Je vais le chercher, a-t-il dit sans nommer plus précisément son employeur.

Le coiffeur l'arrête. Le gardien croit-il que les choses peuvent s'accomplir si facilement, si rapidement, alors que ni les linges ni les ustensiles de coiffure ne sont déballés et que, sur le porte-bagages du vélo, la chaise où s'assoira le maître de maison est encore arriérée pieds en l'air ! ?

Le gardien s'excuse. Il aide à délier la chaise, à l'installer au milieu du jardin. Puis à la demande du coiffeur, il va chercher dans la cuisine une plaque sur laquelle ciseaux, tondeuses et peignes métalliques seront arro-

sés d'alcool à brûler et aseptisés par le feu avant usage.

\*

Une pile de journaux à l'intérieur du cabanon est posée à même le sol. Sauf quelques exemplaires en arabe ou en anglais, il s'agit de publications francophones, échantillons de la presse locale ou journaux venus de Paris, revues, hebdomadaires, magazines dont certains datent de plusieurs années et qui se sont accumulés chez le gardien à mesure que parents et connaissances les y abandonnaient. Ces journaux, jamais le gardien ne les ouvre. À supposer qu'il ne sache pas lire, il pourrait néanmoins les feuilleter, y chercher des images de femmes ou de paysages, mais non, il se contente de les conserver, les tenant à la disposition du curieux éventuel.

Le moment viendra où, n'ayant plus d'aide

immédiate à apporter à son patron, l'apprenti pourra demander :

— Tu as toujours tes journaux ? Tu m'en prêtes un ?

L'enfant, pour lire, s'accroupit non loin de la chaise sur laquelle trône l'ordinateur et il se penche en avant, les aisselles contre les genoux, le cou tendu vers le périodique qu'il a posé par terre. Debout sur le seuil du cabanon, le gardien chante en sourdine avec une voix de tête. On dirait une oraison, quelque chant rituel chargé d'amadouer le sort. En même temps il observe attentivement l'apprenti, admiratif peut-être parce que celui-là sait lire, ou fasciné de lui voir assez d'audace pour s'aventurer comme il fait dans les images du monde.

Sur la couverture du journal que l'enfant a choisi dans la pile, figurent un titre ainsi qu'un numéro et une double date : *Le Journal littéraire*, n° 1, 15 septembre-15 novembre 1987. S'y ajoutent diverses mentions comme

celle du prix de l'exemplaire que la précision « prix de lancement » accompagne, celle aussi de noms d'auteurs, de titres d'articles ou de nouvelles et, insérées dans ce sommaire, trois vignettes représentant, l'une Ernest Hemingway aux côtés d'un éléphant, l'autre James Joyce assis de biais, la troisième un jeune garçon à peau brune tenant un coq par les deux ailes, desquelles par jeu il s'est encadré le visage comme d'un vivant collier de barbe. L'apprenti considère lettres et images longuement. Puis voici que s'étant risqué à tourner les pages il découvre, reproduits dans un format qui au moins pour l'un d'entre eux avoisine les vraisemblables dimensions du modèle, neuf clichés du photographe allemand Rudolf Schäfer.

\*

L'ordonnateur, oui, « Monsieur l'Ordonnateur ». Il est arrivé quelques instants plus



Le coiffeur et l'apprenti ont transvasé l'eau d'une lessiveuse dans deux bassines en plastique. Ils ont déplié un linge et ils ont fait flamber, pour les aseptiser avant usage, les ciseaux droits et les ciseaux à effiler ainsi que le peigne métallique et la lame du rasoir lame. Puis ils ont installé une chaise au milieu du jardin car les opérations de rasage et de taille doivent s'effectuer là, dans le jardin de l'ordonnateur, entre murs jaunes et terre rouge, sur fond de lagune, de fête du mouton et de photos mortuaires.



76 F  
936113-9  
ISBN : 2-86744-378-4  
10-93



DIFFUSION C.D.E.  
DISTRIBUTION SODIS